

LA SEMAINE RELIGIEUSE

DE MONTREAL

Lecture du Dimanche

Publiée avec l'approbation de Sa Grandeur Mgr l'Evêque de Montreal.

Paraissant le Samedi.

SOMMAIRE

LA NATIVITÉ DE NOTRE SEIGNEUR, 25 décembre.—CHRONIQUE DIOCÉSAIN ET PROVINCIALE : retraites des hommes; assemblée générale de la Saint-Vincent de Paul; nomination de M. E. Gravel comme vicaire-général de l'archidiocèse de Québec; témoignage dans la cause de la Mère d'Youville; lettre de M. le Surintendant du chemin de fer du Nord; PETITES FLEURS RELIGIEUSES



SOMMAIRE

DU VIEUX MONTRÉAL, dévouement héroïque de Dollard et de ses compagnons.—RÉNOVATION DES PROMESSES CLÉRICALES au Séminaire St-Sulpice à Paris.—HONNEUR A LA CROIX, VIVE LE CHRIST.—LE CHOLÉRA A PARIS, visites de S. E. le cardinal-archevêque.—LETTRE D'UN SOLDAT FRANÇAIS AU TONKIN.—LE CHOLÉRA A L'ASILE DES PETITES SŒURS DES PAUVRES—Décès de la semaine.

LE NUMÉRO
2 cents

PRIX DE L'ABONNEMENT

Une piastre par an payable d'avance,

LE NUMÉRO
2 cents

Les abonnements datent du premier de chaque mois.

Permis d'imprimer : † EDOUARD CHS, Evêque de Montréal.

Adresser toutes communications concernant l'administration à
MM. EUSÈBE SÉNÉCAL & FILS, et pour la rédaction à M. P. DUPUY.

Bureaux : No 20, rue Saint-Vincent .

MONTREAL.

PRIÈRES DES QUARANTE-HEURES

Lundi, 22 décembre.—Pointe-aux-Trembles.
Mercredi, 24 " —L'Enfant Jésus du Coteau St-Louis.
Vendredi, 26 " —Saint-Télesphore.

FÊTES DE LA SEMAINE.

DIMANCHE, 21.— 4^{me} Dimanche de l'Avent.—2^{me} classe, semi-double, ornements violets. En ce jour, on annonce la fête de Saint-Thomas pour le lendemain et celle de Noël pour le jeudi suivant. Quête pour le denier de Saint-Pierre dans toutes les églises du diocèse.

Lundi, 22.—St. Thomas, A, double, 2^e classe, ornements rouges.
Mardi, 23.—De la Férie, ornements violets.
Mercredi, 24.—Vigile de Noël, ornements violets, *Jeûne*.
Jeudi, 25.—Noël, double, 1^{re} classe, orn. blancs. On annonce en ce jour la fête de Saint-Etienne pour le lendemain et de Saint-Jean pour le samedi suivant.
Vendredi, 26.—St. Etienne, 1^{er} martyr, 2^e classe, ornements rouges.
Samedi, 27.—St. Jean, Ap., et Ev., double, 2^e classe, ornements blancs,

OFFICES EXTRAORDINAIRES

CATHÉDRALE.—Jeudi 25, office pontifical à la messe de minuit, à la messe de 10 heures, aux vêpres et au salut.

Retraite pour les hommes tous les soirs jusqu'à la veille de Noël.

Dimanche 21, Fête du Titulaire de l'église paroissiale de Saint-Thomas et solennité du Titulaire de l'église paroissiale de Saint-Lazare

Jeudi 25, Fête du Titulaire de l'église de l'Enfant Jésus à la Pointe-aux-Trembles et à Mile-End, et de Sainte-Anastasie, à Lathuie.

LA NATIVITÉ DE NOTRE-SEIGNEUR.

DÉCEMBRE.

JOSEPH et Marie entrent dans Bethléem, la noble cité, perdus dans la foule des étrangers qui arrivent de tous les points du royaume pour se faire inscrire. Leur premier soin est de chercher un gîte pour y passer la nuit.

Mais en vain frappent-ils à toutes les portes, cherchant quelque logis modeste ; il n'y avait pas de logis pour eux parce qu'ils étaient pauvres.

Comme ils durent souffrir, les deux saints époux, devant ces durs et méprisants rebuts ! Comme il leur fut douloureux de voir Jésus si mal reçu parmi les siens, et dans ce monde qu'il venait sauver !

Joseph et Marie se dirigent alors vers l'hôtellerie publique, où d'habitude s'arrêtent les caravanes pour prendre un instant de repos. Mais là aussi il y a un tel encombrement de voyageurs et de bêtes de somme qu'ils cherchent en vain une place quelconque où ils puissent s'installer.

Il leur faut donc quitter cette cité de David, qui n'a point une pierre où les descendants de sa race puissent reposer leur tête, ni un abri pour ce Verbe de Dieu que les peuples acclameront bientôt comme "Fils de David". Dieu le veut ainsi : c'est lui-même qui a choisi la demeure qu'il destine à son Fils.

Épuisés de fatigue, mais calmes et résignés, les deux augustes voyageurs franchissent l'enceinte des murailles, et sortent de la ville par la porte d'Hébron. A peine ont-ils fait quelques pas dans cette direction qu'ils aperçoivent une caverne, creusée dans les flancs du rocher. L'Esprit de Dieu leur fait comprendre qu'ils doivent s'arrêter là.

En mettant le pied dans ce triste réduit, ils reconnaissent que c'est une étable où se réfugient les bergers et les troupeaux. On y trouve de la paille et une crèche pour les animaux. La fille de David, après ce long et pénible voyage, s'assied sur un bloc de pierre.

Or, bientôt tous les bruits cessent, et un profond silence règne sur la ville endormie. Seule, dans la grotte abandonnée, Marie veille et répand son cœur devant l'Éternel.

C'est que l'heure du grand mystère est arrivée. Au milieu de la nuit, le Verbe incarné quitte miraculeusement le sein de sa mère ; et, comme un rayon de soleil qui subitement éblouit les regards, il apparaît à ses yeux étonnés et ravis.

Marie le prend dans ses bras, le couvre de pauvres langes, le presse contre son cœur ému ; puis elle fait un berceau de la crèche, et y dépose le corps délicat du divin Enfant.

Alors, tremblante de respect et d'amour, elle s'agenouilla devant ce trône de l'humilité, et adore en silence le Dieu rédempteur du monde.

Et cependant, l'Enfant couché dans la crèche offre à son Père les prémices de ses humiliations et de ses souffrances.

Des bergers gardaient leurs troupeaux dans un vallon voisin : voilà que tout-à-coup une clarté divine se répand autour d'eux, et un ange du ciel apparaît à leurs yeux éblouis.

A cette vue, les bergers sont saisis d'une grande frayeur, mais l'ange les rassure : " Ne craignez pas, s'écrie-t-il, je viens vous annoncer une grande joie qui sera partagée par tout le peuple. Aujourd'hui, dans la cité de David, il vous est né un Sauveur ; c'est le Christ que vous attendez, c'est le Seigneur ! Et voici le signe auquel vous le reconnaîtrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans la crèche de l'étable."

Et quand l'ange eut fini de parler, une foule d'esprits célestes se joignit à lui, et tous ensemble louaient Dieu et disaient : "Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté !"

Bientôt les voix s'éteignirent, les anges disparurent et la clarté céleste s'évanouit. Les bergers stupéfaits et ravis gardaient le silence. Et n'ils se dirent l'un à l'autre : " Allons à Bethléem, et voyons de nos yeux le grand prodige que les messagers célestes viennent de nous annoncer."

Et comme l'ange leur avait indiqué l'étable où souvent ils se réfugiaient, ils s'y rendirent en toute hâte, et trouvèrent en effet Marie et Joseph et l'Enfant couché dans la crèche. En voyant ces pauvres langes, et cette paille, et cette crèche et cette étable, ils commurent que c'était le Sauveur, car l'ange leur avait dit : " C'est à ce signe que vous le reconnaîtrez."

Et ils se prosternèrent avec amour aux pieds de l'Enfant-Dieu, le remerciant d'avoir bien voulu les choisir pour ses premiers adorateurs. Puis ayant offert leurs hommages à sa bienheureuse Mère, ils s'en retournèrent en glorifiant Dieu de tout ce qu'ils avaient vu et entendu.

Ces heureux bergers publièrent partout les merveilles dont ils avaient été les témoins, et l'écho des montagnes de Juda redit bientôt les paroles angéliques : " Il nous est né un Sauveur. Gloire à Dieu dans les hauteurs des cieux ; paix aux hommes de bonne volonté sur la terre ! " Et tous ceux qui apprirent ces choses furent saisis d'admiration.

Et la Vierge Immaculée conservait dans son cœur ces doux et précieux souvenirs ; elle ne cessa de les méditer dans la suite, et les confia plus tard aux bienheureux Apôtres, qui nous les ont révélés.

Et le Christ naquit ainsi dans l'étable de Bethléem, l'an 4000 depuis la création d'Adam, l'an 749 depuis la fondation de la grande Rome, dans la 40e année de l'empire d'Auguste, et la 36e du gouvernement d'Hérode, roi de Judée.

Ceci se passait dans la nuit du 25 décembre. Depuis lors, quand revient chaque année cette nuit solennelle et joyeuse entre toutes, les enfants du Christ entonnent avec amour le cantique des Anges ; et de Bethléem aux extrémités du monde, les échos murmurent longtemps : *Gloria in excelsis Deo, et in terra pax hominibus bonæ voluntatis !*

Depuis lors aussi, le palais d'Auguste et les monuments d'Hérode ont disparu sans laisser de trace ; mais, de siècle en siècle, rois et sujets sont venus s'agenouiller à la suite des bergers, dans cette étable de Bethléem : elle est restée plus célèbre que le berceau d'aucun prince, et rien n'a pu en détacher la piété de l'univers.

CHRONIQUE DIOCÉSAINNE ET PROVINCIALE.

Dimanche soir ont commencé dans la plupart des églises les retraites des hommes préparatoires à la fête de Noël.

Elles sont prêchées : à Notre-Dame par M. l'abbé Hamon, SS. ; à St-Jacques par un Père Rédemptoriste ; à Sainte-Brigide par le R. P. Pichon S. J. ; au Sacré-Cœur par M. l'abbé L. O. Harel

Mercredi à 7h p. m., la retraite a commencé à la Cathédrale ; elle est prêchée par M. l'abbé J. B. Proulx.

Ces retraites sont suivies tous les soirs par un grand nombre d'hommes.

Cette semaine sera entendu le dernier témoin *ex-officio* dans la cause de la Mère d'Youville, fondatrice des Sœurs-Grises. Le procès d'information sera ensuite déclaré public, et il est probable que la copie de tout le dossier sera expédiée à la S. Congrégation des Rites vers le milieu de janvier prochain.

La Société de la Saint-Vincent de Paul a tenu son assemblée semestrielle dimanche dernier au cabinet de lecture paroissial.

M. Baile, ancien supérieur du Séminaire, présidait, ayant à sa droite MM. les abbés Gihand, Singer, M. Desrosiers, assistant secrétaire et à sa gauche, M. Auclair, curé de Saint-Jean Baptiste, Bellemare, président de la société, et Hugnet Latour, secrétaire.

Le procès-verbal de la dernière assemblée ayant été lu, chaque conférence a rendu compte de ses travaux pendant les six mois écoulés.

M. Bellemare a ensuite annoncé que la conférence Saint-Ignace était définitivement agréée à la société, puis le digne président parle du grand honneur que le Saint-Père a fait à la Société de Saint-Vincent de Paul dans son encyclique *Humanum genus*. La Société de Saint-Vincent de Paul est, en effet, la seule, avec le Tiers-Ordre de Saint-François que Sa Sainteté a désignée nominativement dans son admirable document.

M. Giband, commentant la phrase de l'Encyclique : " Les efforts de ses membres tendent uniquement à se porter par une charitable initiative au secours des pauvres et des malheureux, ce qu'ils font avec une merveilleuse sagacité et une non moins admirable modestie " dit que ce sont certainement de magnifiques éloges rendus à la Saint-Vincent de Paul. Ils se demandent si tous les membres en sont bien dignes ; c'est une affaire à régler par chaque membre avec sa conscience.

Le Pape dans les éloges qu'il adresse à la Saint-Vincent de Paul trace, d'une admirable façon, les devoirs de chaque membre.

Se porter par une *charitable initiative* au secours des pauvres, cela veut dire qu'un membre de la Saint-Vincent de Paul ne doit pas attendre que le pauvre vienne frapper à sa porte ; mais qu'il doit au contraire aller le chercher de manière qu'à la faveur des secours corporels qu'on lui apporte, on arrive à lui faire goûter les secours spirituels et à sauver son âme.

Le Pape ajoute que la Saint-Vincent de Paul secoure les pauvres avec une *merveilleuse sagacité*. Il faut donc pour mériter cet éloge que le membre découvre le pauvre qui se cache, le pauvre honteux, le plus souvent le plus méritant et que pour cela, il fasse des visites assez fréquentes, qu'il se renseigne avec assez de sagacité pour qu'aucune misère dans un district ne soit inconnue de la conférence dont il fait partie.

De plus, dit encore Sa Sainteté, la Saint-Vincent de Paul fait tout cela avec une non moins *admirable modestie*. Il faut donc faire le bien sans éclat, sans bruit, éviter ce travers du siècle qui proclame bien haut tout ce qu'il fait, ne pas se servir pour secourir les pauvres de ces moyens bruyants, mondains qui n'ont rien de commun avec la charité chrétienne, se rappeler enfin que le véritable chrétien doit faire la charité d'une façon si modeste que sa main gauche ignore ce que donne sa main droite.

M. Auclair, appelé à parler, dit que ce qu'il pourrait dire ne pourrait qu'affaiblir les paroles de M. Giband. Cependant, ajoute-t-il, depuis qu'il est curé dans la banlieue de Montréal, il a eu la solution d'un grave problème qui le préoccupait beaucoup quand il était à la campagne. Il ne pouvait comprendre alors comment les pauvres si nombreux dans les grandes villes étaient secourus et arrachés à la misère. Dès son arrivée au Village Saint-Jean Baptiste, il se rendit à la conférence qui y est établie et, en la voyant fonctionner, il eut la solution du problème. Aussi faut-il que ses occupations soient bien urgentes pour qu'il manque une séance de la conférence.

La quête et les prières d'usage eurent lieu ensuite et l'assistance très nombreuse se retira.

Une députation des jeunes gens de Saint-Jacques, conduite par son directeur M. l'abbé Maillet, est venue, dimanche, remercier M. l'abbé Deschamps qui leur avait prêché la dernière retraite. Après

quelques instants d'entretien, ces jeunes gens furent reçus dans la salle des évêques, par M. le Supérieur " qui, dit la *Minerve*, les félicita de leur zèle à suivre les exercices de la retraite et les exhorta à persévérer dans ces bonnes dispositions. M. Colin a témoigné dans cette circonstance tout le vif intérêt qu'il porte à cette œuvre des jeunes gens, et ceux-ci ont été enchantés de l'affectueux accueil qu'il leur a fait, ainsi que des paroles éloquentes et élevées, comme toujours, qu'il leur a adressées."

15 Décembre 1884.

Prière à la Semaine Religieuse de reproduire l'avis suivant.
T. HAREL, Ptre, *Chancelier*.

CHEMIN DE FER DU NORD

BUREAU DU SURINTENDANT.

Québec, 12 Décembre, 1884.

CIRCULAIRE.

Monsieur,

Veillez être assez bon de m'envoyer une liste complète de tous les membres du Clergé de votre diocèse et de les informer qu'en faisant application par écrit au soussigné un nouveau permis de demi-place sera expédié à leur adresse pour l'année 1885, sur réception de la somme de douze centins en estampilles pour chaque permis demandé, me retournant les permis qui ont été émis pour l'année 1884.

Votre dévoué

A. DAVIS,

Surintendant.

Un grand bazar s'ouvrira lundi prochain 22, dans les salles du couvent de la Miséricorde, rue Dorchester, près la rue Saint-Hubert, sous le patronage des dames de la paroisse Saint-Jacques.

Ce bazar, sous la présidence de Mme A. Lacoste, est destiné à venir au secours de cet Institut d'une utilité reconnue de tous. Les objets les plus nouveaux et du meilleur goût, pouvant servir de cadeaux pour les fêtes de Noël et du jour de l'an, garniront les tables. On ferait donc une bonne affaire en même temps qu'une bonne action si on allait à ce bazar acheter les objets d'étrences.

Les ouvrages de lingerie se trouvent aussi en grande quantité, et confectionnés à la dernière mode dans ce bazar, où nous engageons vivement nos lecteurs à aller faire de nombreux achats.

Le Courrier de Saint-Hyacinthe annonce que M. le chanoine Alp. Gravel ex-curé de cette ville, actuellement à Rome, a été chargé par Mgr l'archevêque de Québec de surveiller les intérêts de l'université Laval près le Saint-siège. On ne pourrait choisir un ami plus dévoué de l'Université.

M. Gravel a reçu aussi le titre de grand vicaire de l'archidiocèse de Québec.

PETITES FLEURS RELIGIEUSES DU VIEUX MONTRÉAL.

XX.

HÉROÏQUE DÉVOUEMENT DE DOLLARD ET DE SES COMPAGNONS.

Cette nouvelle guerre qui débutait d'une façon si cruelle pour les colons de Villemarie, menaçait de la ruine non seulement cette ville, mais tout le pays. Les Iroquois, ayant rassemblé une nombreuse armée, voulaient en finir avec tous les Français. Le péril était très grand et la colonie tout entière n'avait jamais été en si grand danger.

Mais Dieu veillait sur ce petit peuple, si religieux, si courageux et vivant alors de la vie des premiers chrétiens. Il suscita des défenseurs qui par le sacrifice héroïque de leur vie, devinrent les sauveurs du pays.

C'est à un jeune homme, garçon de cœur et de bonne famille, Dollard des Ormeaux, que revient la première idée de cette action d'éclat. Voyant le danger de Villemarie, il résolut d'aller, avec quelques hardis compagnons, au-devant des Iroquois, de les combattre jusqu'à la mort et d'arrêter ainsi leur envahissement. Il communique son dessein à seize colons, ils l'acceptent avec enthousiasme, et jurent à Dollard de le suivre et de combattre avec lui.

M. de Maisonneuve ayant donné son consentement, les 17 braves, dit M. Dollier de Casson, " firent un pacte de ne pas demander quartier, et, pour être mieux en état d'affronter la mort, ils résolurent de mettre tous leur conscience en bon état, de se confesser et de communier, et de faire aussi tous leur testament, afin qu'il n'y eût rien qui les inquiétât pour le spirituel ou pour le temporel."

Ainsi bien préparés, ayant fait à Dieu le sacrifice de leur vie, nos braves compagnons quittent Villemarie, le 19 avril 1660.

Ils en étaient encore très rapprochés, lorsque dans une petite île, probablement l'île Saint-Paul, ils aperçoivent des Iroquois. Heureux de trouver sitôt les sauvages qu'ils allaient chercher, Dollard et les siens les assaillent si vigoureusement qu'ils les auraient faits prisonniers si les Iroquois n'eussent abandonné, pour se sauver dans les bois, leurs canots et leurs bagages. Cette action, si rapidement et si heureusement menée, coûta la vie à trois des compagnons de Dollard : Nicolas Duval, serviteur au Fort, tué par les Iroquois ; Blaise Juillet, cultivateur, et Mathurin Goulard, charpentier qui se noyaient.

Dollard et sa petite troupe revinrent à Villemarie pour assister aux funérailles de ces trois premières victimes ; puis après s'être adjoint trois autres braves, ils firent à tous les colons un adieu général, comme ne devant plus les revoir en ce monde, "determi

frés qu'ils étaient à mourir en combattant pour la religion et le "pays."

Ils partirent alors dans des canots emportant des armes, des munitions : et, à cause de leur inexpérience à manier des canots, ils mirent huit jours à arriver le 1er mai 1660 au pied du Long-Saut, sur la rivière Ottawa. En cet endroit se trouvait un petit fort, nullement flanqué, entouré seulement de mauvais pieux et même commandé par un coteau voisin. Dollard y renferma sa troupe. Dans ce fort, moins en sûreté que dans la moindre chaumière française, ils attendaient les Iroquois qui devaient infailliblement y passer en revenant de leurs chasses.

La petite troupe reçut bientôt un renfort inattendu par l'arrivée du chef Huron Anahoutaha avec trente-neuf Hurons et du chef Algonquin, Metiwemeg, avec trois Algonquins qui venaient se joindre à Dollard par suite d'un défi sur leur courage.

Dollard ne s'était par trompé en s'arrêtant au pied du Long-Saut pour y attendre les Iroquois ; quelques jours, en effet, après son arrivée il vit s'avancer deux canots, chargés de ces sauvages. C'était l'avant-garde d'un corps de 300 Iroquois allant rejoindre aux îles Richelieu 500 autres pour attaquer ensemble Québec et Trois-Rivières.

Dès que cette avant-garde eût touché terre, elle fut reçue par une décharge générale de Dollard et ses compagnons qui tua le plus grand nombre. Ceux qui purent se sauver se précipitèrent dans les bois pour avertir le reste de la troupe à qui ils dirent : " Nous avons été défaits au petit Fort qui est ici tout proche, et il y a là un parti de Français et de sauvages." Les Iroquois espérant avoir facilement raison de ce parti, s'avancent vers le Fort.

Dollard et ses compagnons français et sauvages faisaient matin et soir publiquement leurs prières chacun en sa langue ; " de sorte qu'ils formaient trois chœurs bien agréables à Dieu, qui n'avait jamais vu en ce pays de si saints soldats et qui re-avait bien volontiers des vœux conçus en même temps, en Français, en Algonquin, en Huron." Ils priaient au moment de l'arrivée des Iroquois qui avaient quitté la posture du chasseur pour prendre celle du guerrier. " Le changement est bien fait, suivant les *Relations des Jésuites* : la petite hache à la ceinture au lieu d'épée ; le fusil à la pointe du canot, et l'aviron en main, voilà l'équipage de ces soldats."

Dès l'abord, les Iroquois, usant de leurs ruses ordinaires, essayent de parlementer, n'ayant disent-ils, aucun mauvais dessein. Dollard leur répond d'aller alors camper de l'autre côté de la rivière. Mais au lieu de cela, les Iroquois construisent un retranchement en face du Fort ; ce que voyant, les Français le fortifient de leur mieux.

Les sauvages s'empresment alors d'assaillir le Fort ; ils sont repoussés avec de grandes pertes. Plusieurs fois ils réitérèrent leurs attaques, le résultat est toujours le même. Humiliés de ces défaites,

rendus craintifs par les grandes pertes qu'ils ont déjà subies, ils renoncent à donner d'autres assauts et se contentent de bloquer le Fort en attendant l'arrivée des 500 Iroquois de la rivière Richelieu qu'ils ont fait prévenir.

Pendant ce blocus ce qui faisait le plus souffrir les assiégés était le manque d'eau. Afin de s'en procurer ils faisaient des sorties pour aller en chercher jusqu'à la rivière qui était à deux cents pas du Fort, dans lequel, disent les *Relations des Jésuites*, "on trouva, à force de fouiller, un petit filet d'eau bourbeuse, mais si peu que le sang décollait des veines des blessés bien plus abondamment que l'eau de cette source de boue."

Les Iroquois, profitant habilement de cette grande souffrance, pressaient les Hurons qui étaient dans le Fort de se rendre, les assurant qu'on ne leur ferait pas de mal, tandis que s'ils ne se rendaient pas, ils seraient tous tués, car un renfort de 500 Iroquois allait leur arriver.

"La langue de ces traîtres, dit M. Dollier de Casson, qui leur représentaient l'apparence de l'arbre de vie, les déçut aussi frauduleusement que le serpent trompa nos premiers parents quand il leur fit manger ce fruit de mort qui leur coûta si cher." Les Hurons effrayés s'enfuirent du Fort, sautant d'un côté, qui de l'autre par-dessus les pieux, laissant désolés de cette lâcheté leur chef Anahoutaha, l'Algonquin Metiwemeg et les autres défenseurs.

La petite troupe est donc réduite à 22 personnes résolues, plus que jamais, à se défendre jusqu'à la mort et puisant dans leur amour pour Dieu la fermeté et le courage.

Et cette troupe de héros avait bien besoin que Dieu lui donnât fermeté et courage pour ne pas avoir été ébranlée par l'arrivée de 500 nouveaux Iroquois dont les hurlements terribles auraient suffi pour effrayer les plus audacieux.

Voilà donc huit cents hommes réunis pour emporter un mauvais réduit, à peine fortifié et défendu seulement par 22 hommes. Dès leur arrivée, l'attaque commence, les sauvages se précipitent avec furie sur le Fort, ils sont repoussés avec de grandes pertes. Pendant trois jours ils continuent leurs attaques, d'heure en heure, tantôt tous ensemble, tantôt une partie à la fois, faisant tomber sur le Fort des arbres entiers qu'ils venaient de couper.

Le Fort résistait toujours, la vaillance et la piété des défenseurs ne faisaient que grandir. Dès qu'ils avaient un moment de libre entre chaque attaque, ils priaient, ils se mettaient à genoux, et ne se relevaient que pour repousser une nouvelle attaque, qui les trouvait toujours debout les armes à la main.

Cette résistance héroïque des Français que rien ne peut lasser et les résultats si meurtriers pour eux de leurs nombreuses attaques font hésiter les Iroquois; ils en viennent à se demander s'il ne vaudrait pas mieux abandonner le siège où ils ont déjà perdu tant de monde. Le huitième jour donc, un grand nombre des Iroquois sont décidés à se retirer; d'autres, craignant la honte de fuir devant

22 hommes seulement veulent continuer l'attaque, "détérminés pour ce coup-là à tous périr au pied du Fort ou bien à l'emporter."

La lutte recommence alors plus terrible, plus sauvage. Les Iroquois se précipitent à corps perdu et tête baissée sur le Fort, s'attachant à la palissade et se mettant à la saper à coups de hache malgré les décharges continuelles que les assiégés faisaient sur eux.

De leur côté les Français redoublent d'énergie et de courage ; les grenades leur manquent, ils y suppléent au moyen de canons de fusils qu'ils chargent jusqu'à crever et qu'ils lancent sur les Iroquois. "Ils s'avisent même, disent les *Relations des Jésuites*, "de se servir d'un baril de poudre auquel une mèche enflammée est attachée ; ils le jettent par-dessus la palissade ; mais par malheur, ayant rencontré en l'air une branche, il retombe et éclate dans le Fort où il cause de grands ravages : la plupart des Français eurent le visage et les mains brûlés du feu et les yeux aveuglés de la fumée que fit cette machine."

Les Iroquois profitent de ce désastre qui avait estropié ou tué plusieurs des défenseurs du Fort pour faire une brèche et l'envahir.

Il fallait périr ; le moment était venu où ces braves allaient trouver cette mort qu'ils ambitionnaient. Dollard est tué ; ses compagnons ne sont pas découragés par cette fin glorieuse ; la lutte continue jusqu'au moment où les Français étant presque tous tués, les Iroquois renversent la porte du Fort et y entrent en foule. Les survivants, l'épée dans la main droite, le couteau dans la main gauche frappent de toute part avec furie pour empêcher les Iroquois de faire des prisonniers. Et de fait le carnage fut si grand qu'il ne resta vivant qu'un seul homme capable d'être fait prisonnier et deux autres qui étaient sur le point de mourir. Ces braves voulaient bien mourir pour leur pays et leur religion, mais ils ne voulaient pas être faits prisonniers, pénétrés de cette pensée du Sage : *Laudavi magis mortuos quam viventes*. C'est pour cela, que d'après ce que rapportent les *Relations des Jésuites*, "un Français fit un coup surprenant : car voyant que tout était perdu, et s'apercevant que plusieurs de ses compagnons, blessés à mort, vivaient encore, il les acheva à coups de hache pour les délivrer par cette inhumaine miséricorde, des feux des Iroquois. Et de fait, la cruauté succédant à la fureur, deux Français ayant été trouvés parmi les morts, on les fit la proie des flammes. Au lieu d'huile pour adoucir leurs plaies, on y fourra des tisons enflammés et des alènes toutes rouges ; au lieu de lit pour soutenir les membres de ces pauvres moribonds, on les coucha sur la braise."

Quant au Français qui était en état d'être amené prisonnier, les Iroquois lui firent souffrir les tortures les plus cruelles ; il les supporta avec une patience si héroïque qu'elle transportait de rage ses bourreaux. Enfin après des souffrances inouïes, il fut brûlé. Le chef Huron, Anahoutaha, et les quatre Algonquins périrent avec les dix-sept Français avec lesquels ils avaient vaillamment combattu.

Si les vingt-deux défenseurs du petit Fort périrent tous dans cette lutte de plus de huit jours, ils firent payer bien cher leur victoire aux Iroquois. Ceux-ci perdirent, paraît-il, un tiers de leur armée dans cette sanglante affaire. Ce qui est certain c'est qu'ils furent tellement effrayés du résultat si meurtrier pour eux de ce combat qu'ils renoncèrent à leur projet. — Ils se disaient : “ Si dix-sept Français n'ayant pour toute défense qu'un misérable réduit qu'ils ont trouvé là par hasard, ont tué un si grand nombre de nos guerriers, comment serions-nous donc traités par eux, si nous allions les attaquer dans des maisons de pierre, disposées pour se défendre et où des hommes de pareil courage se seraient réunis ? Ce serait une folie de nous, nous y péririons tous. Retirons-nous donc et reprenons le chemin de nos bourgades. C'est ce qu'ils firent.”

Par ce combat du Long-Saut, 21 mai 1660, Dollard et ses vingt-et-un compagnons sauvèrent non seulement Ville-Marie mais le Canada tout entier. La preuve nous en est fournie par les *Relations des Jésuites* en ces termes : “ Il faut ici donner la gloire à ses dix-sept Français de Ville-Marie et honorer leurs cendres d'un éloge qui leur est dû avec justice, et que nous ne pouvons leur refuser sans ingratitude. *Tout était perdu* s'ils n'eussent péri et leur malheur a sauvé ce pays, ou du moins conjuré l'orage qui venait y fondre, puisqu'ils en ont arrêté les premiers efforts, et détourné tout à fait le cours.”

La mère Marie de l'Incarnation qui habitait Québec n'est pas moins affirmative dans une lettre qu'elle écrivait de Québec. “ Nous nous sommes vus à la veille que tout était perdu, et cela serait arrivé si l'armée Iroquoise qui venait ici n'eût rencontré dix-sept Français et quelques sauvages chrétiens. C'est une chose admirable de voir la Providence et la conduite de Dieu sur ce pays, qui sont tout à fait au-dessus des conceptions humaines.”

De son côté, M. Dollier de Casson témoigne de l'importance du dévouement de ces braves Français : “ On peut dire que ce grand combat a sauvé le pays qui sans cela était razzé et perdu, suivant la créance commune. Ce qui me fait dire que quand l'établissement du Montréal n'aurait eu que cet avantage d'avoir sauvé le pays dans cette rencontre et de lui avoir servi de victime publique en la personne de ses dix-sept enfants qui y ont perdu la vie, il doit à toute postérité être tenu pour considérable, si jamais le Canada est quelque chose, puisqu'il l'a ainsi sauvé dans cette occasion sans parler des autres occasions.”

Dollard et ses braves compagnons ont droit à la reconnaissance et à l'admiration de tous les Canadiens, car sans leur dévouement héroïque, le pays était perdu et la Colonie à peine naissante eût été pour toujours ruinée et engloutie sous les flots des sauvages Iroquois.

Mais si nous devons tant de reconnaissance à ces braves, combien n'en devons-nous à Dieu qui au moment de ce grand danger

stiscita ces vengeurs qui firent à leur religion et à leur foi le sacrifice de leur vie. Et ils étaient bien décidés à mourir ces braves qui, avant d'aller au combat, se purifièrent de toutes souillures en se confessant et en recevant la sainte Eucharistie, pour être mieux en état de paraître auprès de celui pour lequel ils allaient donner leur sang.

Tous ces héros, sauf Dollard dont le nom est resté populaire, sont inconnus; nous savons qu'ils ont sauvé notre pays, mais nous ne connaissons pas leurs noms. Il y a là pour tous les Canadiens, et surtout pour les habitants de Montréal, une injustice à réparer. Aussi, nous associant de tout notre cœur au vœu formé par M. Faillon, souhaitons-nous, comme lui, " voir élever un jour, dans " la cité de Villemarie, un monument splendide qui rappelle d'âge " en âge, avec les noms de ces braves, l'héroïque action du Long- " Saut."

Ou du moins, si ce vœu est irréalisable, lorsque le monument de la Saint-Jean Baptiste sera construit, qu'on y mette à la place d'honneur, une plaque de marbre sur laquelle seront inscrits les noms de Dollard et de ses compagnons.

Le registre mortuaire de la paroisse de Villemarie à la date du 3 juin 1660 nous fait connaître les noms de Dollard et de ses compagnons; c'étaient:

Adam Dollard, sieur des Ormeaux, commandant, âgé de 25 ans; Jacques Brassier, 25 ans; Jean Tavernier, dit La Hochetière, 28 ans; Nicolas Tillémont, 25 ans; Laurent Hébert, dit La Rivière, 27 ans; Alonie de Lestres, 31 ans; Nicolas Josselin, 25 ans; Robert Jurée, 24 ans; Jacques Boisseau, dit Cognac, 23 ans; Louis Martin, 21 ans; Christophe Augier, dit Desjardins, 26 ans; Etienne Robin, dit Desforges, 27 ans; Jean Valets, 27 ans; René Doussin, sieur de Sainte-Cécile, 30 ans; Jean Lecomte, 26 ans; Simon Grenet, 25 ans; François Crusson, dit Pilote, 24 ans.

A ces dix-sept héros chrétiens, il faut ajouter le brave Anahou-tah, chef des Hurons, et Metiwemeg, capitaine Algonquin, avec les trois autres de sa nation qui moururent eux aussi dans le fort.

RÉNOVATION DES PROMESSES CLÉRICALES AU SÉMINAIRE SAINT-SULPICE.

Cette cérémonie a été célébrée au séminaire Saint-Sulpice, à Paris avec la solennité accoutumée. Après la grand-messe, chantée par le vénérable supérieur de la Compagnie de Saint-Sulpice, le Cardinal-Archevêque a présidé à la cérémonie de la rénovation des promesses cléricales. NN. SS. les Archevêques de Reims, de Larisse et de Besançon; NN. SS. les Evêques de Chartres, de Para au

Brésil, de Ténarie et de Meaux étaient présents. Son Eminence a d'abord adressé quelques mots aux séminaristes : J'aurais désiré que quelqu'un des vénérables prélats qui sont ici vous parlât en ma place. Je me rappelle qu'il y a dix ans, le prédécesseur d'un des archevêques que je vois à mes côtés voulut bien faire une exhortation et je me souviens aussi que tous furent très édifiés et que je renouvelai avec plus de ferveur ma première consécration à Dieu. C'était alors la cinquantième fois environ qu'à pareil jour j'offrais à Notre-Seigneur mes promesses cléricales ; aujourd'hui ce sera le soixantième anniversaire et c'est moi qui dois vous faire l'allocution d'usage, car ces bons prélats n'ont pas cédé à mon invitation." En terminant, Son Eminence se recommande aux prières des assistants.

Tous les évêques agenouillés au pied de l'autel prononcent ensemble les paroles de la consécration cléricale, et chacun des prêtres et des séminaristes vient ensuite s'agenouiller aux pieds du Cardinal et tenant d'une main la main du pontife et de l'autre main un cierge allumé, répète les mêmes paroles.

HONNEUR A LA CROIX, VIVE LE CHRIST !

Il s'est passé, au dernier pèlerinage des fidèles du diocèse de Mende à N.-D. de Lourdes un épisode qui a profondément impressionné tous les assistants.

Les pèlerins, au nombre de trois mille, sont conduits par leur évêque au pied de la grande croix du Calvaire ; ils se mettent à genoux, ils récitent cinq *Pater*, les bras en croix, puis il s'établit entre cette foule agenouillée et l'évêque debout ce dialogue émouvant.

"— Nous sommes en face de la croix... ; c'est le moment de lui jurer fidélité... Que nous dit-elle ? Elle nous dit : On a honte de moi, on rougit de moi !... Jurez-vous de la porter fièrement et sans respect humain ?

"— Oui, nous le jurons !

"— Elle nous dit : On veut mes chasser des écoles, des places publiques, de partout... Pèlerins de la Lozère, jurez-vous de défendre la croix, de la conserver pour vos enfants ?

"— Oui, nous le jurons !

"— Elle nous dit : On ne me supporte pas, on n'a plus la patience d'accepter les épreuves dont la vie est semée... Jurez-vous d'accepter vos épreuves, vos peines, vos douleurs pour l'amour de Jésus crucifié ?

" Et une acclamation unanime répond en chœur :

"— Oui, nous le jurons ! vive le Christ !

LES CHRÉTIENS AU JAPON.

Dans la lettre pastorale par laquelle Mgr Perraud, évêque d'Autun, annonce à ses diocésains la mort de leur glorieux compatriote, Mgr Petitjean, vicaire apostolique du Japon, nous trouvons de touchants détails :

“ Tant que le soleil échauffera la terre, qu'il n'y ait pas de chrétien assez hardi pour venir au Japon. Que tous le sachent : “ quand ce serait le roi d'Espagne en personne, ou le dieu des chrétiens, celui qui violera cette défense le paiera de sa tête ! ” Décret rendu par l'empereur du Japon en 1640. “ Ainsi fut-il fait en 1642, en 1647, en 1666, en 1709, c'est-à-dire à chaque tentative entreprise du dehors pour essayer de porter les secours de la religion aux descendants des néophytes que le bras de saint François-Xavier s'était lassé de baptiser, et des glorieux martyrs qui avaient été cloués à la croix comme le fils de Dieu et pour l'amour de lui.”

Cependant certains indices faisaient espérer que tout vestige de christianisme n'avait pas disparu de ce pays et que si on pouvait pénétrer au delà des ports ouverts aux Européens, on retrouverait quelque étincelle de la foi véritable.

M. Petitjean, missionnaire envoyé au Japon eut le bonheur d'être l'instrument de cette découverte.

“ Le 17 mars 1865, dit la lettre pastorale, une quinzaine d'individus se tenaient à la porte de l'église. Le missionnaire, M. Petitjean, s'y rend pour leur ouvrir, entre avec eux et s'agenouille pour prier quelques instants. A peine avait-il eu le temps de réciter un *Pater*, que trois femmes âgées d'environ cinquante à soixante ans, agenouillées près de lui, lui disent, la main sur la poitrine et à voix basse : “ Notre cœur, à nous tous qui sommes ici, ne diffère point du vôtre. ” — Vraiment, répondit le prêtre ; mais d'où êtes-vous donc ? — Les femmes nomment leur village et ajoutent : “ Chez nous, presque tout le monde nous ressemble. ”

“ Les jours suivants, les missionnaires se rendent dans le village désigné et y constatent la présence de près de deux mille cinq cents chrétiens. Un d'eux, catéchiste, leur affirme qu'il y en a beaucoup d'autres disséminés dans toute l'étendue de l'empire. Depuis le mois de mai jusqu'au mois de septembre de cette année 1865, de semaine en semaine, les indications données par les trois Japonaises se vérifient par des faits toujours plus nombreux et plus péremptoires. Il n'y avait plus à douter. Il devenait certain que, en dépit de persécutions terribles et d'un plus terrible isolement, on pouvait compter encore au Japon des milliers de familles dans lesquelles s'étaient conservées les cérémonies intégrales du baptême ; la foi au Rédempteur mort pour le salut des hommes ; la dévotion à la sainte Vierge ; les prières essentielles, à savoir : le *Pater*, l'*Ave*, le *Credo*, le *Confiteor*, avec la formule de l'acte de contrition ; des invocations à saint Michel, regardé comme patron

de l'empire japonais ; enfin, la double conviction que les ministres du Dieu véritable devaient être affranchis des liens du mariage et tenir leur mission du grand Chef résidant à Rome."

Quel plus admirable témoignage de la bonté divine, que le spectacle de ces japonais ayant conservé dans ce pays le plus hostile à la religion chrétienne une étincelle encore ardente de la vraie foi. Et cela s'était fait sans secours extérieur, sans les sacrements, sauf le baptême ; par l'action de Dieu d'abord, puis par la transmission dans les familles des enseignements et des exemples des chrétiens et martyrs japonais des seizième et dix-septième siècles.

A partir de cette époque, l'abbé Petitjean se voua sans réserve à l'œuvre des missions du Japon et à réaliser le vœu exprimé par le Sauveur : "Je suis venu apporter le feu sur la terre et que veux-je, sinon qu'il s'allume?" Il consacra à ses chères missions la moitié de son existence terrestre et il est mort à cinquante-cinq ans, miné par l'anémie et presque aveugle, après avoir passé vingt-quatre ans dans l'extrême Orient.

LE CHOLÉRA A PARIS.

L'épidémie cholérique a complètement cessé à Paris. Pendant sa durée elle a particulièrement frappé les vieillards recueillis à la maison des Petites Servantes des Pauvres, rue de Breteuil ; dans 24 heures, le fléau faisait vingt et une victimes. Ce n'est pas que les soins leur aient manqué et que les sœurs n'aient prodigué à leurs vieux amis les secours les plus dévoués, ainsi que le constate le rapport d'une commission du conseil municipal de Paris, ce célèbre laïciseur d'hôpitaux.

Son Em. le cardinal archevêque de Paris, malgré son grand âge, s'est empressé d'aller visiter les cholériques dans les hôpitaux, donnant à chacun une parole de consolation et les bénissant. Mgr le coadjuteur a fait de son côté pareilles visites qui ont été reçues par tous avec une touchante et respectueuse reconnaissance.

UNE LETTRE D'UN SOLDAT FRANÇAIS AU TONG-KIN.

Bac-Ninh, ce 13.

MON BON, MON CHER PAPA, — "Bac-Ninh ! — elle est pourtant prise ! Jeudi, à 6 heures du soir, les camarades y défilaient à la suite de notre général de Négrier. Penses-tu que ton fils t'écrit à présent dans la grande Pagode Royale et que la lumière des incendies de ces enrégés Pavillons me sert de chandelle.

“ Je suis couché. Après une rude marche sur un terrain de rizières difficile en diable à avaler, j’ai reçu, comme j’entrerais dans la place, au cri de—Vive la France!— une damnée balle dans le genou. Nonobstant que je ne suis pas l’unique, vu qu’il y en a soixante dans le même cas que moi.

“ Paraît que c’est *des roses* à ce que disent les anciens de Sébastopol. Je les laisse dire, mais je trouve au fond que ça ne l’est pas *si* (sic), mon pauvre papa.

“ Le chirurgien dit que, pour extraire la balle, il faut amputer; le major *qu’est* auprès répond qu’une amputation sur un gars enfiévré comme moi, c’est fichu pour me faire faire demi-tour.

“ Coquines de fièvres, j’en suis demantibulé *à fait*. Ça vous ploie un homme comme une tente-abri et je suis jaune comme une peau de tapin.

“ Mon colonel qui est venu me voir m’a donné deux pièces de 5 francs, *pour me faire un sort*. Pas la peine! que je me suis objecté, c’est de l’argent perdu, faut mieux l’envoyer pour les moutards.— L’ordre porte que nous avons été admirables de tenue et d’énergie, ça te flatte, hein?...

“ Mon papa, embrasse donc bien maman qui me rend chagrin de mourir, embrasse tous les *petiots* et tous ceux que j’aime, et toi avec, pour qui j’aurais tant voulu travailler, pauvre homme qui t’échignes au travail pour nourrir la nichée!

“ On t’écrira de l’ambulance dès que ça sera fini, ça ne sera pas long, mais ne me faites pas rapporter, c’est trop cher pour vous, un chrétien ça dort bien n’importe où.

“ Ne vous faites pas trop de *deuil*, je ne suis pas si tant chagrin, tant seulement que si j’avais pu vous dire bonjour, la chose aurait peut-être été plus douce.

“ Mais, bast! le bon Dieu n’a pas entendu de ce côté-là; faut lui en vouloir de rien et le bénir de tout. — Adieu.

“ P. S. C. Quand vous ferez dire une messe pour l’ainé, priez du même coup un brin pour votre petit qui meurt lui aussi en catholique et en soldat.”

Cette lettre avait été trouvée par un voyageur sur le chemin. Un homme de soixante ans à peine, aux cheveux tout blancs, au dos voûté sous une lourde hache, vint à passer. Les rides profondes qui sillonnaient son front, son œil atone et vague indiquaient qu’un coup de foudre venait de le briser.

En le voyant, le voyageur se dit: “c’est à lui” et il lui tendit la lettre. Alors l’homme porta instinctivement la main sur son cœur, divint blême et les yeux brillants: “Oh! merci bien, Monsieur, vous me rendez l’âme!...”

“ Je prierai pour *lui*, mon brave homme!” dit le voyageur.

Et ils se séparèrent, l’homme pleurait, le voyageur avait les yeux au ciel!

LE CHOLÉRA, A L'ASILE DES PETITES SŒURS DES PAUVRES A PARIS.

L'étranger qui a passé quelques jours ou même quelques heures à Paris a certainement remarqué un petit chariot noir attelé d'un petit cheval stationnant à la porte d'un hôtel ou d'un restaurant. Mais comme il y a à Paris beaucoup de petits chariots et de petits chevaux, cela seul n'attirerait pas son attention. Ce qui éveille sa curiosité, c'est la Petite Sœur en robe de laine, en manteau noir à capuchon, en coiffe blanche, descendant du petit chariot un grand baquet à la main. Elle entre dans le restaurant. Quelques minutes après elle reparait, pliant sous le poids de son baquet et elle place, avec le secours d'une autre Petite Sœur, son fardeau dans le chariot. Elle reprend sa place et le petit cheval se met alors en mouvement jusqu'à un autre hôtel ou restaurant où il s'arrête. L'étranger qui sent le désir de se renseigner demande bien vite quelle est cette petite femme en noir plaçant ce lourd baquet dans le chariot. Le premier parisien venu lui dira que c'est une Petite Sœur et, sans attendre autre demande, lui donnera tous les renseignements.

Les Petites Sœurs des Pauvres ou Sœurs Hospitalières possèdent un asile dans l'avenue de Breteuil, près des Invalides où elles soignent et font vivre les vieillards des deux sexes, caducs, gâteux, en mendiant les restes des repas et des cuisines. La maison des Petites Sœurs est aujourd'hui le lieu le plus triste de Paris. Les gens timides font un long détour de leur chemin plutôt que de passer devant l'asile et ceux qui se croient braves hâtent le pas quand ils arrivent près de ses murs sur lesquels plane un atmosphère de mystère et d'horreur. Quoique l'établissement soit situé dans un des quartiers les plus élevés de Paris, quoiqu'il occupe un vaste emplacement éloigné de toute rue, le choléra s'y est déclaré avec plus de violence que dans aucun autre quartier de Paris. Dans vingt-quatre heures, vingt-et-un cercueils ont franchi les murs de l'asile.

* * *

Il y a quelques années je fis une visite à la maison des Petites Sœurs des Pauvres. Parmi elles on trouve des paysannes, des filles de la haute-bougeoisie, des filles de la noblesse.

Sœur Marie, je vous ai reconnue, pendant que la supérieure vous parlait. Votre aïeul maternel était un général ; votre famille est des plus riches.

L'existence avait bien des séductions pour vous. Quand vous avez été majeure, on vous a dit : " Il est temps de te marier." Vous avez répondu, " je serai l'épouse mystique de celui qui est, et je soignerai ses pauvres." Vous avez revêtu la lourde robe, vous

avez coupé vos cheveux blonds,—ont-ils blanchi ? Je n'ai pu les voir,—et vous êtes devenue la mère de tous ceux qui gémissent. La pâleur du cloître est sur votre visage qui n'a rien perdu de sa placidité enfantine ; mais votre main fine qui avait de si jolis ongles en amande, s'est endurcie, s'est ridée à tourner des paillasses, à panser des ulcères et égrener des chapelets d'ébène. Les malheureux vous contemplant avec tendresse dans les dortoirs où vous passez en leur adressant de douces paroles.

Lorsque vous étiez jeune, près de votre mère, vous étiez triste et songeuse, comme si vous aviez porté la lassitude des jours trop longs : dans votre asile vous m'avez paru alerte, joyeuse, prête à rire et cherchant à égayer vos pauvres vieillards. Est-ce donc que la sérénité se trouve là où vous êtes ?

Ma visite chez les Petites Sœurs des Pauvres avait lieu le Jeudi-Saint. Plusieurs gentilshommes du faubourg Saint-Germain avaient été y pratiquer l'humilité en lavant les pieds des vieillards. Ils avaient encore le tablier autour des reins, et récompensaient les vieillards de leur patience pendant la cérémonie en leur donnant des cigares. Pendant ce temps des dames, les plus nobles de l'aristocratique Faubourg distribuaient du tabac à priser aux vieilles femmes. Une des sœurs me conduisit dans les diverses salles, en causant gaiement et en femme du monde. Elle était un remarquable exemple de la sœur française, qui consacre sa vie à la pratique de la charité, rendue pensive par l'expérience des plus grandes misères de la vie, mais sympathique, franche, joyeuse. L'établissement des Petites Sœurs fut d'abord destiné aux hommes qui y sont toujours au nombre de 160 ; plus tard les femmes, environ 60, y furent admises. Le quartier des hommes est séparé de celui des femmes, mais les deux sexes se rencontrent au jardin. Tout ce monde vit au jour le jour de la nourriture recueillie comme il a été dit plus haut. La petite Sœur me conduisit d'abord aux dortoirs ; ce sont de grandes pièces bien aérées, garnies de longues rangées de petits lits en fer, recouverts avec des couvre-pieds faits par les vieilles femmes avec des morceaux d'étoffes de rebut donnés par les tailleurs et les modistes chez lesquels les sœurs vont aussi mendier. Nous passâmes à l'infirmerie, il n'y avait qu'un malade. Nous descendîmes dans le sous sol. Sur la dernière marche de l'escalier était une femme se lavant les mains, sa figure était agitée des plus horribles contorsions. Mon guide se penchant lui dit doucement : " Il va venir." Alors un vieillard au regard idiot, s'avança, rasant les murs du corridor et s'arrêtant en face de la vieille femme, mit sa main dans les siennes. Alors les muscles du visage de la pauvre vieille cessèrent de se contorsionner. Aucune parole ne fut dite par ce couple, mais ils restèrent là, la main dans la main, au pied de l'escalier. La Petite Sœur fit de la tête un geste qui signifiait : " Je pourrais vous dire quelque chose sur eux si je le voulais." — " Que fait ce malheureux ? demandai-je. — " Je vais tout vous dire. C'était à la fin de la Commune, ce vieil-

lard que vous voyez était un concierge, la femme est son épouse. Il fut dénoncé ; les troupes de l'armée de Versailles le saisirent et le collèrent au mur pour le fusiller. Comme vous voyez, il ne fut pas fusillé, mais il en fut si près qu'il devint à peu près idiot, pendant que sa femme, qui l'avait vu emmener, était frappée de paralysie. Vous voyez comme sa figure se contorsionne ? Nous leur permettons de se rencontrer tous les jours ici à cette heure ; ils ne se parlent jamais ; mais ils restent tout le temps la main dans la main. S'il est une minute en retard, l'excitation de sa femme devient affreuse. Mais vous voyez, elle est bien maintenant." Et en effet, la pauvre créature paraissait bien.

Nous allâmes ensuite dans une salle où beaucoup de vieilles femmes étaient assises de chaque côté de longues tables. Plusieurs cousaient, quelques-unes lisaient, d'autres regardaient des gravures. Là une pauvre vieille donnait ses soins à une grosse poupée, lui parlant, la dorlotant comme si c'eût été un véritable enfant ; ici une autre jouait avec un mouton en carton monté sur des roues. Lorsque la Petite Sœur pressa le jouet et le fit crier, la vieille, toute joyeuse, éclata de rire comme une enfant. La Sœur dit que les femmes étaient très obéissantes et donnaient peu de trouble, les hommes sont plus difficiles à conduire. Cependant, quand nous traversâmes les chambres des hommes, presque tous quittèrent leurs sièges et viurent se grouper autour de la sœur avec des marques évidentes d'affection et de respect. A travers les fenêtres je pouvais voir un joli jardin, planté d'arbres, comme la plupart des jardins de Paris, et dans les allées, les hommes se promenaient deux à deux, en fumant les cigares qu'on venait de leur donner.

* * *

Que tout cela est changé aujourd'hui ! Le jardin est presque complètement rempli de baraques temporaires en bois dans lesquelles ont été transportés ceux des pensionnaires de l'asile que la mort a épargnés. Les Petites Sœurs sont plongées dans la douleur par la perte d'un si grand nombre de leurs vieux amis. Quoique surprises par cette soudaine et mystérieuse maladie qui en si peu de jours a changé leur maison en maison mortuaire, elles ne sont pourtant ni accablées ni même effrayées. Avec le calme courage que donne la plus haute conception du devoir, elles prennent soin des malades, consolent les mourants et rendent les derniers devoirs aux morts.

DÉGÈS DE LA SEMAINE



C'est une sainte et salutaire pensée de
prier pour les morts, afin qu'ils soient
délivrés de leurs péchés.
11 Mach. XIII, 46.

PRIONS POUR NOS MORTS :

Ellen Sheehan—Alfred Ricard—Jos. O. Beauvais—Adé-
laïde Daunais—Marie Herkenet—George Lemire—Séraphin
Maisonneuve—Morel Pinault—Marie Couillard—Aurélié
Lapierre—Cordélia Arcand—Marie Bouthillette—Marie Sar-
rasin—Marguerite Bélanger—Pierre Perrault—Thérèse Poi-
rier—Mathias Laframboise—Ellen Brennan—F. X. Trudeau
Alexis Pelletier—Pierre Gohier—William Moïse—Basile
Charlebois—Rose Riley—M. Ls. Jacques.

DE PROFUNDIS.

POELES ! | POELES !

POELES A BOIS ET A CHARBON
Pour EGLISES, ECOLES ; passages ; les plus nouveaux dans le
marché et des meilleures manufactures. Chez

L. J. A. SURVEYER
1588 RUE NOTRE-DAME, (En face du Palais de Justice.)

FERRAULT & MESNARD,
ARCHITECTES

93, 99 Rue Saint-François-Xavier, 93, 99
Boite 1414, P. O. MONTREAL.

GABOURY & GADGUEUX

ENTREPRENEURS d'Eglises, Couvents,
résidences, à la Campagne et à la Ville.

REPARATIONS exécutées à bref délai à PRIX
MODÉRÉS.

137 ET 139 RUE VISITATION,
MONTREAL.

GRANDE FONDERIE DE GLOCHES



BURDIN Aîné

Rue de Condé, 28
LYON, FRANCE.

Représentée à Montréal par M. B. Beullac, 229 Notre-Dame

LAVOIE & BEAULIEU

ATELIER DE

Peinture décorative, Sculpture, Dorure, Etc.

Ecussons, Tableaux, Travaux artistiques.

MM. LAVOIE ET BEAULIEU sont en état d'exécuter toute espèce de travaux artistiques de Decorations d'Eglises, de Chapelles, Statues, Bannières religieuses, Drapeaux, Etc., avec soin, et dont ils garantissent entière satisfaction.

PLANS pour décoration intérieure d'Eglise, Chapelle, Autel, Chaire, Etc.

Ils fabriquent à des prix qui défient toute concurrence, les Autels, Chaires d'Eglise et tous autres objets consacrés au culte divin. Ils ont en main des modèles de décoration exécutés par les plus célèbres Artistes Européens, et se chargent de toutes espèces d'Imitations de Bois, Marbre, Peinture, Etc.

On peut faire exécuter ces divers ouvrages dans n'importe quelle partie du Canada et des Etat-Unis, en s'adressant à :

O.M. LAVOIE-D A. BEAULIEU

231 NOTRE-DAME CENTRE 231

MONTREAL.

WILLIAM BRITTON

Poser d'appareils à éclairage, à eau, et à chauffage.

OUVRAGES EN METAL DE TOUTES SORTES

COMMANDES REÇUES POUR EGLISES ET MAISONS D'EDUCATION

EXÉCUTION PROMPTE ET BONNE

NO 15 Rue CLAUDE, No 15

MONTREAL.

QUATRE PREMIERS PRIX A L'EXPOSITION PROVINCIALE DE QUEBEC.

POUR IMPRIMERIE ET RELIURE

EUSEBE SENECAI & FILS

No. 20, Rue Saint-Vincent Montréal

On exécute à cet établissement toute espèce d'ouvrages, tels que :

LIVRES, JOURNAUX, REVUES PERIODIQUES, MUSIQUE,
PAMPHLETS, PROSPECTUS, CIRCULAIRES, BLANCS D'ASSURANCES
PETITES AFFICHES, BLANCS DE BANQUE, BLANCS DE COUR.
BLANCS DE REÇUS, FACTUMS, PLACARDS, ETC.
BILLETS DE CHARGEMENTS, CATALOGUES D'AFFAIRES
CARTES DE VISITES, LETTRES FUNÉRAIRES.

LE TOUT EXÉCUTÉ AVEC ÉLÉGANCE ET PROMPTITUDE.

A des Prix très-réduits.

REMEDES POUR TOUS

à la portée de toutes les bourses

Mme E. DESROCHERS

Dépôt général:

62 ET 64 RUE SAINT-LAURENT



SON SIROP DE MIEL est le meilleur remède contre le rhume, la toux, les affections des bronches, des poumons et de la gorge. Les enrouements, extinctions de voix disparaissent rapidement par son usage.



L'EAU POUR LES YEUX, dont elle seule est propriétaire, est reconnue comme unique dans son genre. Elle fait disparaître rapidement toutes les inflammations des organes visuels, chroniques ou passagères.



SON REMÈDE SURVEILLANT contre le choléra, diarrhée, dysenterie et affections des intestins est employé avantageusement dans tous ces cas par toute personne indistinctement, quel que soit l'âge ou le tempérament.

Prix les plus modérés.

GROS ET DETAIL.

Dépôts dans les Pharmacies et Epiceries.

25 Cts

Employez les

Pilules de McGale

(composées de noix-longues)

Pour les affections bilieuses, mal de tête, constipation, etc., etc.

A VENDRE PARTOUT.

CLOCHES D'EGLISES

The Jones Bell foundry Co
TROY N.-Y., U.-S.

MEARS & STAINBANK
LONDRES — ANGLETERRE

REPRÉSENTÉS PAR

H. & J. RUSSEL
22 RUE ST.-NICHOLAS
MONTREAL.

AGENTS DE

LA SOCIÉTÉ ANONYME DE BELGIQUE,
Fabricants de sommiers en cr.

ÉTABLI EN 1859

HENRY R. GRAY

Chimiste-Pharmacien

144, Rue Saint Laurent

MONTREAL.

Prescriptions des médecins préparées avec soin. Première qualité de drogues et matières chimiques.

ART RELIGIEUX

SCULPTURE—DORURE—PEINTURE.

dessins et décorations d'églises et de chapelles. Autels, Chemins de Croix, chaires, vestiaires, fonts baptismaux, etc., etc., etc.

LUCIEN BENOIT

NOS 198, 200,

RUE JACQUES-CARTIER

A MONTREAL

près de la Banque d'Epargne

MENEELY BELL COMPANY

A TROY ; ETAT DE NEW-YORK.

Spécialité de CLOCHES et de CARILLONS

POUR LES EGLISES

FABRIQUE GARANTIE

Catalogue illustré envoyé sur demande, gratis:

S'adresser : **CLINTON H. MENEELY BELL COMPANY,**
Troy, N.-Y., U. S. A.

AUX ECONOMES
BON BEURRE EN TINETTES

De 15 à 18 cents,

Au Marché a Beurre de

J. B. RICHER

No 468 Rue Lagauchetiere

NOTE

 **BEURRE, THE,
VINS, BIÈRE ET PORTER**

UNE SPÉCIALITÉ.